



Maurice Maeterlinck (1862-1949) © archives et musée de la Littérature (Bruxelles).

LA RÉSURRECTION D'UN PRIX NOBEL : MAURICE MAETERLINCK

Maeterlinck uit het vergeetboek (Maeterlinck sorti des oubliettes): c'était le titre d'une exposition organisée à Gand et de la monographie qui l'accompagnait, consacrées en 1979 au Gantois, auteur de langue française, Maurice Maeterlinck (1862-1949). Depuis lors maintes tentatives méritoires ont été entreprises pour sortir le seul Belge prix Nobel de littérature du maquis, depuis des publications de circonstance et de petites expositions jusqu'à des commémorations sommaires. À chaque fois, l'intérêt est retombé aussi vite qu'il s'était manifesté. L'auteur symboliste, jadis si renommé, de la pièce de théâtre *L'Oiseau bleu* serait-il définitivement tombé en disgrâce? Et les lauriers du Nobel attribué à Maeterlinck ne dataient-ils pas, en fait, d'une époque où, un peu inconsidérément, l'on osait offrir le prix - qui n'avait pas encore son ampleur actuelle - à des talents secondaires?

En tout cas, l'œuvre de Maeterlinck se trouva de plus en plus enfouie, et à peine lue encore, si ce n'est par un noyau dur de Gantois francophones, admirateurs incondtionnels. Il faut rendre justice au service des Affaires culturelles de Gand: il a toujours entretenu la petite flamme du souvenir avec son Cabinet Maeterlinck¹.

Mais bon. Les traductions en néerlandais des poèmes et des livres de Maeterlinck sont devenues peu à peu aussi rares que l'eau sur la lune (certes, il avait qualifié un jour cette langue de «jargon vaseux»). Il est difficile de s'imaginer qu'en 1920, durant un fameux périple ferroviaire à travers les États-Unis, l'auteur fut acclamé par des foules de collégiens qui tenaient à contempler le génie de leurs propres yeux. C'était l'apogée de la *Blue Bird Craze*, la folie provoquée par la pièce saluée à l'époque dans le monde entier.

Et voilà que le Maeterlinck-revival est pourtant enclenché, en grand, grâce aussi à l'écrivain David Van Reybrouck (° 1971) et à la griserie de la commémoration à laquelle on s'abandonne si volontiers aujourd'hui. En 2001, Van Reybrouck réveilla avec son premier ouvrage, *Le Fléau*, une sombre affaire dans laquelle Maeterlinck était impliqué². Il se serait rendu coupable d'avoir plagié le Sud-Africain Eugène Marais, poète et spécialiste des termites.

L'Âme des termites de Maeterlinck présentait des similitudes troublantes avec son *Die siel van die mier*, édité en définitive sous forme de livre en 1934. La quête de Van Reybrouck prit un tour singulier, mais, en passant, l'auteur mit bien en lumière l'héritage littéraire de Maeterlinck.

En 2011 on peut parler d'une véritable offensive Maeterlinck dont Gand est l'épicentre. Ce n'est pas sans raison. En novembre 2011, il y aura précisément 100 ans que Maeterlinck reçut le prix Nobel de littérature. En outre, le 29 août 2012, on célébrera le 150^e anniversaire de la naissance de l'auteur, qui vit le jour dans la Peperstraat (rue du Poivre) à Gand. La ville annonce une année Maeterlinck (du 22 octobre 2011 au 15 avril 2012) qui attirera l'attention internationale sur le lien incontestable mais souvent négligé de l'écrivain avec sa ville natale. Ses poèmes et ses pièces de théâtre baignent constamment dans cette atmosphère propre à la ville. En pleine conformité avec l'esprit fin-de-siècle, Maeterlinck n'échappa pas non plus aux tentacules de la mélancolie. Ou, comme le note la critique et traductrice Jacqueline Caenberghs dans un article consacré à Maeterlinck: «C'est une ambiance d'abatement douceâtre, de langueur et de confinement, d'une ville ressentie comme une cloche». Il suffit de penser en effet à *Serres chaudes*, son recueil de poèmes le plus connu, paru en 1889. Elle constate: «L'air moite, éternellement déprimant qui flottait dans le milieu confiné de la bourgeoisie, est présent comme un poison insidieux dans l'œuvre de Maeterlinck»³.

Gand souhaite éclairer de multiples facettes de Maeterlinck, non seulement la cadence délétère héritée de ses jeunes années, mais aussi le Maeterlinck qui laisse entrer la lumière dans son œuvre et, lentement, s'adoucit et devient plus sentimental. À côté d'une exposition au musée des Beaux-Arts sur la collaboration et l'influence mutuelle de Maeterlinck et du sculpteur et peintre George Minne, et d'une exposition autour de *L'Oiseau bleu* dans l'abbaye Saint-Pierre de Gand, la commémoration a un caractère musical affiché. Le compositeur Dirk D'Ase et le collectif théâtral sulfureux Abattoir Fermé ont mis en musique la pièce de Maeterlinck *L'Intruse* pour l'Opéra flamand. Le théâtre musical *Lod* s'est impliqué avec *Les Aveugles*, opéra de chambre composé par Daan Janssens, dans une mise en scène de Patrick Corillon. Et le *Spectra Ensemble* a demandé à douze compositeurs de s'atteler, chacun, à l'une des *Douze Chansons* de Maeterlinck. C'est on ne peut plus ironique pour un auteur qui qualifia un jour la musique de «ce bruit inutile». Ensuite - et il faut saluer l'initiative - paraissent aussi les traductions en néerlandais de l'intégrale des poèmes et de *Bulles bleues. Souvenirs heureux*, ouvrage dans lequel Maeterlinck, au cours de la dernière année de sa vie, à Nice, passe en revue ses jeunes années gantoises. Par ailleurs le musée Émile Verhaeren de Sint-Amands (province d'Anvers) vient de montrer une exposition sur les parentés entre Maeterlinck et Émile Verhaeren.

Du côté du cinéma aussi nous est parvenue une initiative Maeterlinck inattendue, bien qu'elle ne ressortisse pas aux commémorations officielles. Le jeune metteur en scène Gust Van den Berghe s'est inspiré de *L'Oiseau bleu* de Maeterlinck pour son film *Blue Bird*. Toutes les scènes ont été tournées au travers d'un filtre bleu⁴.

LE PETIT GARÇON BIEN PROPRE

Maeterlinck aurait très probablement pouffé de cette relance posthume, lui qui, en fait, ne connut qu'une courte période de création. Un temps son langage théâtral fut en avance sur son époque. Puis il récolta et rabâcha longtemps, jusqu'à ce qu'il se mette à produire, par-dessus le marché, des ouvrages philosophiques interminables. Ou peut-être se reposait-il avant tout sur ses lauriers.

Son style de vie fastueux, connu de tous, suscitait régulièrement un sourire furtif. Il y avait la prédilection de Maeterlinck pour les grands manoirs et pour les jeunes actrices (d'abord la charismatique Georgette Leblanc et plus tard Renée Dahon, de 30 ans sa cadette). Il y avait ses entraînements à la boxe sous la gouverne du champion français Georges Carpentier, ses accès paranéoïdes, ses parcours de l'abbaye normande de Saint-Wandrille en patins à roulettes, sa bougeotte frénétique et sa fascination pour l'escrime. Et aussi sa curieuse amitié pour l'écrivain flamand Cyriel Buysse (1859-1932), avec qui il pratiquait parfois le patin à glace et faisait des randonnées automobiles³. «Pas de littérature», c'était leur devise lorsqu'ils se rencontraient. Mais Maeterlinck cultivait également d'autres paradoxes: il prit fait et cause pour Émile Zola lorsque celui-ci fut inquiété à la suite de l'affaire Dreyfus, mais à la fin de sa vie il sympathisa très ouvertement avec le dictateur portugais Salazar.

Maurice Maeterlinck grandit dans une famille bourgeoise francophone d'une rigidité d'un autre âge. Il passa sa jeunesse alternativement dans le centre-ville de Gand et dans la résidence familiale à la campagne, sur la commune de banlieue d'Oostakker. Là, il voyait comment son père, le rentier Polydore Maeterlinck, élevait des abeilles et pouvait être complètement absorbé par la culture de nouvelles espèces de fruits, comme le raisin Polydore et la pêche Maeterlinck. Ces expériences allaient inspirer son œuvre et parsemer constamment ses traités de sciences naturelles.

En septembre 1874, Maeterlinck fut inscrit avec son frère au fameux collège Sainte-Barbe, pépinière jésuite notoire d'auteurs belges francophones comme Émile Verhaeren, Franz Hellens ou Georges Rodenbach. Il s'y assoira sur les mêmes bancs que les poètes Grégoire Le Roy et Charles Van Lerberghe, qui seront pendant un certain temps ses compagnons d'armes et avec lesquels une saine rivalité littéraire s'est développée.

Maeterlinck découvrit sa vocation littéraire au collège Sainte-Barbe: il écrivit non seulement des sonnets mais aussi de courts romans, une pièce de théâtre et plusieurs essais, encore que personne n'en ait jamais retrouvé trace. Son aversion pour ses enseignants était virulente et sans nuances: «Je dois reconnaître que j'ai passé chez eux les moments les plus désagréables de mon existence. Ils avaient un bizarre amour de la crasse et de la laideur qui offusquait le petit garçon bien propre que j'étais et l'ami des belles lignes et des belles couleurs, des fleurs et des grands arbres que je sentais naître en moi», note-t-il, plus tard, dans *Bulles bleues*.

À l'instigation de son père, il entreprend des études de droit à l'université de Gand. À contrecœur, car Maeterlinck se sentait davantage porté sur les sciences naturelles. Maeterlinck appelait les études juridiques les plus futiles, les plus vaines parmi les sciences ou une promenade entre des ruines, dans un cimetière, qui est en même temps un chantier. Il obtint son diplôme de droit, mais s'engagea aussitôt dans une autre direction. Son exercice de la profession d'avocat fut assez vite mis en veilleuse pour une carrière littéraire (encore qu'il eût quand même, mais en vain, essayé de devenir juge de paix à Gand). Et cela s'avéra tout à fait fructueux.

Maeterlinck faisait régulièrement escale à Paris, où il fit connaissance avec l'œuvre de Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam. Ce fut l'amorce de ses premiers vers et du recueil de

poèmes *Serres chaudes* (1889), poèmes étouffants, sombres, présurréalistes, pleins de visions, d'hallucinations, d'angoisses et de rêves fiévreux, illustrés par George Minne. Maeterlinck dira plus tard «une maladie qu'il avait eue, sa rougeole».

EN VOLETANT PAR-DESSUS L'EUROPE

Mais c'est en tant que dramaturge que Maeterlinck fit vraiment sensation. Son étoile s'éleva dans le monde littéraire parisien avec sa pièce *Princesse Maleine*, imprimée en 1889 à Gand sur une presse à bras et diffusée à petit tirage. La pièce arriva sous les yeux d'Octave Mirbeau, le critique redouté du *Figaro*, qui attribua sans sourciller la une à Maeterlinck et chanta ses louanges comme rarement. La fortune de Maeterlinck était faite, il rencontra dès lors toujours plus d'écho au niveau international, bien qu'en Belgique les réactions fussent mêlées. Maeterlinck tenait ainsi, naturellement, sa revanche tranquille sur sa famille. En un rien de temps, il se hissa à l'avant-garde du théâtre symboliste, avec *Pelléas et Mélisande* et *Alladine et Palomides*. C'était le théâtre du rêve, dans lequel la légende et le mystère remplaçaient la réalité quotidienne et la banalité, dans lequel les images oniriques prenaient corps. Il n'est pas étonnant que Maeterlinck ait eu une prédilection pour les mystiques du Moyen Âge. Plus tard, Claude Debussy fit de *Pelléas et Mélisande* un opéra (ce qui dégénéra en une querelle loufoque, digne d'une opérette, quand Georgette Leblanc n'obtint pas le premier rôle).

Puis vint l'extraordinaire engouement pour *L'Oiseau bleu* en 1908. À Moscou (où se tint la première), Maeterlinck avait à nouveau le monde à ses pieds. Pourtant, Yves Deprez, spécialiste de Maeterlinck, écrit que cette œuvre est «la dernière de Maeterlinck qui laisserait une trace visible dans le monde de la littérature»⁶. La pièce raconte, en douze tableaux, le voyage onirique de deux enfants, Tytyl et Myrtyl. Ils sont à la recherche du mythique Oiseau bleu, le symbole du bonheur. Il faut l'attraper et le ramener à la maison, apparemment pour la guérison de la petite fille de la fée Bérylune.

On faisait copieusement mousser les sentiments dans la pièce, mais les traductions se succédèrent à un rythme fou. Yves Deprez de nouveau, légèrement moqueur: «Le symbolisme porteur d'espoir, quelque peu naïf, de *L'Oiseau bleu* voletait surtout allègrement par-dessus l'Europe d'avant les deux Guerres mondiales, après quoi, avec l'artillerie antiaérienne, il fut promptement abattu et anéanti». Aux États-Unis, la *Blue Bird Craze* culmina dans les années 1920: 1 200 représentations furent données en cinq ans.

Dans son propre pays, l'intérêt pour Maeterlinck s'éteignait lentement, et l'attribution du prix Nobel en 1911 n'y put pas changer grand-chose. Il l'obtint essentiellement pour son œuvre dramatique. Maeterlinck dut se faire excuser lors de la cérémonie de remise du prix et ce fut, par la force des choses, le ministre Charles Wouters qui accepta les honneurs. Il parla avec emphase de Maeterlinck comme d'«un génie de l'esprit flamand, l'incarnation du sol flamand», «la forme française d'une idée flamande».

Littérairement, l'auteur s'enlisait lui-même dans «la production en série d'un tas d'essais répétitifs» (pour Yves Deprez), de la pseudoscience au mysticisme, de la parapsychologie à de véritables inepties intellectuelles. Jusqu'à son décès, survenu en 1949 à Nice, il les collectionna. Les critiques littéraires sont d'accord là-dessus: Maeterlinck connut une brève période créatrice et une longue période de gestion de son succès: «Il y avait un Maeterlinck génial, un auteur dérangentant et prophétique, et un conteur rassurant, distingué, que certains disaient faire du prêchi-prêcha», à nouveau selon Jacqueline Caenberghs.

La plus belle réussite de cette période, ce furent ses mémoires *Bulles bleues*, dans lesquels, avec ironie, il jetait un regard sur son enfance gantoise: il avait pour la maison de campagne d'Oostakker où il passait ses vacances d'été, à la lisière de la ville, les plus jolis des mots. Ce vaste domaine disparut d'un coup sous les eaux en 1902, sacrifié à l'élargissement du canal maritime Gand-Terneuzen.

Le Maeterlinck-revival a-t-il l'effet escompté? Qui peut le dire? En tout cas, on peut espérer qu'un jour quelqu'un relèvera le gant et écrira une biographie complète de Maeterlinck. Car - l'étude de Gaston Compère⁷ mise à part - il n'en existe pas. Et il s'agit bien là d'une lacune vis-à-vis de cet auteur insaisissable, qui est la preuve éloquente du caractère extrêmement relatif et volatil de la gloire littéraire.

Dirk Leyman

Critique littéraire et journaliste au quotidien *De Morgen*.

dirk.leyman@skynet.be

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

Notes :

- 1 Le Cabinet Maeterlinck fait partie depuis 1976 du musée Arnold Vander Haeghen de Gand.
- 2 Voir *Septentrion*, XXXVI, n° 1, 2007, pp. 65-71.
Le titre original de ce livre est *De plaag. Het stille knagen van schrijvers, termieten en Zuid-Afrika*.
La traduction française est parue en 2008 aux éditions Actes Sud. Elle est signée Pierre-Marie Finkelstein.
- 3 JACQUELINE CAENBERGHS, *De stad als stolp. Maurice Maeterlinck, een flamboyant Nobelprijswinnaar* (La Ville en tant que cloche. Maurice Maeterlinck, un prix Nobel flamboyant), dans MARCO DAANE et DIRK LEYMAN (réd.), *Gent, de dubbelzinnige* (Gand, l'ambiguë), Uitgeverij Bas Lubberhuizen, Amsterdam, 2000.
- 4 Voir le présent numéro, pp. 72-74.
- 5 Voir *Septentrion*, XXXVI, n° 2, 2007, pp. 80-82.
Au sujet de la relation entre Buysse et Maeterlinck, voir *Septentrion*, XXVIII, n° 1, 1999, pp. 63-69 et DAVID VAN REYBROUCK, *De ontdekking van lichtvoetigheid. Cyriel Buysse en Maurice Maeterlinck, en route naar de Riviera* (La Découverte de la légèreté. En route vers la côte d'Azur), dans DIRK LEYMAN (réd.), *Nice, muze van azuur* (Nice, muse d'azur), Uitgeverij Bas Lubberhuizen, Amsterdam, 2004.
- 6 YVES DEPRez (réd.), *Blauwe vogel met spruiten* (Oiseau bleu avec rejets), musée Arnold Vander Haeghen, Gand, 1999.
- 7 GASTON COMPÈRE, *Maurice Maeterlinck, essai*, La Renaissance du Livre, Tournai, 1998. Voir aussi ANDRÉ CAPITEYN, *Maeterlinck. Een Nobelprijs voor Gent* (Maeterlinck. Un prix Nobel pour Gand), Dienst Culturele Zaken, Gand, 1999.